

L'Iran sème le chaos chez les forces américaines. Une guerre civile aux États-Unis ? | Daniel Davis

Après trois vagues d'attaques en moins de deux ans, l'alliance militaire américano-israélienne est à son point le plus faible depuis des décennies. Les dégâts causés par cette campagne militaire infructueuse à la capacité de projection de puissance des États-Unis sont énormes. Rejoignez-moi ce soir pour une discussion avec le colonel Daniel Davis, animateur de @DanielDavisDeepDive. Découvrez les chaînes de Danny en langues étrangères : Français : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDiveFrance> Allemand : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDiveGermany> Espagnol : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDiveSpanish> Portugais : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDivePortuguese> Italien : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDiveItalian> Russe : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDiveRussia> Chinois : <https://www.youtube.com/@DDDDChinese> Et voici comment vous pouvez soutenir Neutrality Studies : Notre Substack : <https://pascallottaz.substack.com> Notre boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Dons : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00 Escalade avec l'Iran et le détroit d'Hormuz 18:01 Pourquoi l'accord États-Unis-Iran a échoué 28:56 Escalade nucléaire et absence de stratégie de sortie 34:52 L'épuisement rapide des stocks de missiles américains 39:13 L'échec de la doctrine américaine d'après-guerre froide 45:49 Qu'est-ce qui pourrait enfin forcer un changement de politique américaine ? 52:48 Méfiance électorale et risque de répression intérieure

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Aujourd'hui, nous avons une mise à jour présentée par l'excellent animateur de *Daniel Davis Deep Dive*. J'ai avec moi le colonel Daniel Davis. Daniel, bienvenue. — Toujours un plaisir d'être là, Pascal. Merci de m'avoir invité à nouveau. — Merci beaucoup d'être revenu en ligne avec nous. La dernière fois, ça remonte, je crois, à presque deux ans, quand tu venais tout juste de lancer ta chaîne. Et je suis aussi très heureux d'annoncer que, si vous écoutez ceci dans une autre langue que l'anglais, les podcasts de Daniel sont désormais disponibles en espagnol, en allemand, en français et en portugais. Donc, n'hésitez pas à chercher *Deep Dive* aussi dans d'autres langues. Et maintenant que c'est dit, Daniel, peux-tu nous donner ton analyse de la situation actuelle avec l'Iran ? Nous sommes le dix-sept juillet, et la campagne de bombardements semble s'intensifier, des deux côtés d'ailleurs.

#Daniel Davis

Oui, vous savez, je vais vous dire, certains disent depuis quelques jours que tout ça n'est plus vraiment une grande guerre autour des armes nucléaires, des programmes et de tout ce genre de choses. C'est devenu une bataille pour le détroit d'Ormuz. Moi, je pense que même ça, c'est encore trop large. À mon avis, maintenant, c'est juste un affrontement entre les opinions et les émotions des deux camps. Et ça veut dire, surtout, le président Trump. Et ça, c'est une très mauvaise nouvelle. Parce qu'au moins, si on se bat pour le détroit d'Ormuz, on a un objectif clair. Mais quand on regarde ce que font les États-Unis en ce moment, il n'y a aucune logique. Ça ne mène à rien. C'est juste... on a des armes, on a des missiles.

Tirons-leur dessus. Et je sais pas, frappons quelques bateaux par ici, un pont par là, une tour de contrôle ailleurs. Balançons juste des missiles, et continuons à dire : « eh bien, jusqu'à ce qu'ils se comportent comme il faut, peu importe. » Mais tout ça n'a pas pour but de forcer quoi que ce soit. Personne ne devrait se faire la moindre illusion : en ce moment, le camp iranien ne peut pas être contraint, même avec plus de frappes de missiles, à faire quoi que ce soit qu'on voudrait. On a complètement échoué à le faire quand c'était la guerre totale. Apparemment, quinze mille sorties ont été effectuées pendant les quarante premiers jours. Ça ne les a pas poussés à céder. Ensuite, on a essayé deux mois de blocus. Ça non plus ne les a pas fait céder. Et puis on s'est dit : bon, faisons le protocole d'accord. Et c'est là que ça devient pervers.

Le protocole d'accord jouait en notre faveur. On allait en tirer profit, parce que le détroit d'Ormuz, avec les deux blocus, s'était ouvert, ou du moins était en train de s'ouvrir. Nous, on avait levé notre blocus. Les Iraniens avaient commencé à appliquer le paragraphe cinq du mémorandum d'entente en quatorze points, qui disait très clairement que l'Iran, et l'Iran seul, avait le droit de gérer la manière dont le détroit serait ouvert pendant soixante jours. Le texte précisait qu'ils ne prélèveraient aucun droit pendant ces soixante jours, mais qu'ils décideraient eux-mêmes des conditions de sécurité pour cette ouverture. Et surtout, il y avait ce mot très important — « seulement » — pour soixante jours seulement, parce qu'à partir du soixante et unième jour, l'Iran annonçait qu'il commencerait à facturer des frais.

Et puis, dans le paragraphe, il était aussi écrit que seuls l'Iran et le Sultanat d'Oman décideraient de la suite, en coordination avec des discussions avec les autres pays du CCG. À aucun moment, ni dans cette phase, ni dans la suivante, ni même au-delà des soixante jours, les États-Unis n'étaient mentionnés. Nous n'avions absolument aucun rôle. Et pourtant, quelques jours plus tard, on a dit : « Ah, vous savez quoi ? Ça ne me plaît pas qu'ils aient le contrôle là-dessus », alors même qu'on avait signé ce fichu document qui leur donnait justement ce contrôle. Et donc, on a proposé : « Et si on mettait en place notre propre corridor sud dans le détroit d'Ormuz, au large des eaux omanaises ? Comme ça, c'est nous qui déciderions qui passe, comment, et à quelles conditions. »

Et du côté iranien, ils ont dit : « Non, ce n'est pas ce qu'on avait convenu. Ce n'est pas ce qu'on va faire. » Et ils ont commencé à prévenir : « Si vous ne respectez pas nos règles, il y aura des conséquences. » Et c'est intéressant, parce que d'après ce que j'ai compris, il y a eu au moins deux navires qui sont passés par ce couloir sud, mais ils l'ont fait avec l'autorisation et la coordination des

Gardiens de la Révolution, et eux, ils sont passés sans problème. Ceux qui n'ont pas respecté les conditions fixées — ce sont ceux-là qui ont été touchés. Et bien sûr, c'est à ce moment-là que les échanges ont commencé, je dirais autour du vingt-six ou du vingt-sept juin, quand les premiers incidents ont eu lieu.

Ensuite, on a eu un petit moment de répit. Et puis, à partir du sept juillet, ça a quasiment repris sans interruption. Et maintenant, cette dernière nuit — je ne me souviens plus, je n'ai pas vu s'il y en avait eu ce matin, à notre heure — mais on en est à au moins six jours consécutifs où les États-Unis frappent l'Iran, et l'Iran riposte à chaque fois. Et c'est bien ce que je ne cesse de dire, ce que j'avais déjà commencé à dire dès la première frappe : quel est le but, au juste ? Ces frappes de missiles — dans quel but précis ? Et je vais vous dire, c'est sans doute un point important à noter ici, ce que le Commandement central a affirmé dans son exposé pour expliquer ce qu'ils font.

Nous avons expliqué pourquoi nous le faisons — pour ramener les Iraniens à respecter le protocole d'accord, et pour qu'ils cessent d'attaquer des pétroliers civils dans la région du Golfe. Et puis, avant-hier, j'ai carrément fait toute une émission là-dessus, parce que j'étais furieux. C'était, voyons, je crois qu'il était environ quatre heures cinquante-trois, heure de Washington, quand on a annoncé qu'on avait frappé un pétrolier civil qui faisait route vers l'île de Karg. Maintenant, si vous regardez une carte, vous voyez que tout navire dans le Golfe d'Arabie qui se dirige vers l'île de Karg s'éloigne du détroit d'Ormuz, donc de la ligne de blocus mise en place par les États-Unis dans le Golfe d'Oman.

Et on a dit qu'on avait envoyé un missile Hellfire dans sa cheminée, parce qu'on lui avait dit de ne pas aller là-bas. Mais ça, ce n'est pas le blocus. Le blocus, c'est dans l'autre sens, et là, c'est un pétrolier civil. Cinq heures plus tard, on a annoncé une nouvelle série de frappes, en disant que c'était parce que l'Iran avait tiré sur des pétroliers civils innocents. Et là, j'ai dit : enfin, voyons, dans quel monde tordu on vit ? On tire sur un pétrolier civil parce qu'il n'a pas obéi à nos ordres, et ensuite on prétend attaquer un autre pays parce qu'il a fait exactement la même chose que nous, en tirant sur un pétrolier civil. Ça n'a tout simplement aucun sens. Et bien sûr, tout le monde le voit, Pascal.

Tout le monde le voit. Et je ne parle pas seulement de l'Iran. Je parle aussi des gens dans la région qui veulent que cette guerre se termine. Tout le monde veut que cette guerre se termine. Nos alliés en Europe, la Russie, la Chine, le Sud global, l'Asie... bref, tout le monde. Tout le monde voit ce qui se passe et se demande : mais qu'est-ce qui ne va pas avec l'Amérique ? Bon, voilà, c'est mon point de vue. Désolé pour cette petite tirade. Revenons aux choses concrètes. Même si on met de côté la question morale, admettons qu'on n'en ait aucune, qu'est-ce qu'on cherche à accomplir exactement ? Est-ce qu'on pense vraiment qu'en frappant ces cibles, l'Iran va dire : « Vous savez quoi, Washington, d'accord, je sais que vous avez assassiné notre dirigeant » ?

Je sais que tout le monde réclame vengeance pour ça, et que beaucoup de gens sont en colère contre nous. La plupart nous en veulent même d'avoir engagé des négociations avec vous. Mais bon... peu importe. Bien sûr, tout ce que vous demandez, on vous le donnerait. Est-ce que quelqu'un

pense vraiment que c'est même théoriquement possible ? Franchement, à chaque fois qu'on agit de cette façon, surtout avec les contradictions que je viens de mentionner, ça renforce encore plus leur détermination. Ce qui est incroyable, parce qu'après avoir assassiné leur dirigeant et vu cet immense élan populaire — soi-disant quarante millions d'Iraniens, et les photos comme les vidéos rendent ce chiffre tout à fait crédible —, ils ne vont rien céder du tout. Et pourtant, on continue. Et ça, c'est déjà assez grave.

Si on s'arrêtait là, ce serait une situation terrible. Et qu'est-ce qu'on fait, au juste ? Mais ces douze dernières heures, les choses se sont encore aggravées, parce qu'on a élargi la liste des cibles et les types d'objectifs qu'on a attaqués. Le président Trump l'avait d'ailleurs laissé entendre à la fin de la semaine. Et apparemment, dans la nuit, il est passé à l'action. Il a frappé un pont, apparemment assez important, dans le sud de l'Iran. Il a aussi visé d'autres infrastructures civiles, des tours de contrôle civiles... des choses qui n'ont strictement rien à voir avec le militaire. Et, vous savez, je veux juste préciser une chose : quand les gens entendent "pont", ils se disent que c'est une cible militaire légitime. Ça peut l'être, oui, si ce pont a un lien avec l'équilibre militaire, comme, par exemple, dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine.

Si les Russes disent : « Écoutez, on essaie de réduire militairement les capacités ukrainiennes tout le long du front est, donc on va commencer à frapper les ponts derrière eux, ceux qu'ils utilisent pour faire passer la logistique, l'aide militaire létale, les renforts, l'aide médicale, peu importe, vers le front — on va détruire ces ponts pour les empêcher d'y accéder » — eh bien, ça, ça a une utilité militaire, et c'est une cible militaire légitime. C'est la même chose du côté russe : si les Ukrainiens frappent des ponts en Russie ou dans les zones contrôlées par la Russie, ce sont aussi des cibles militaires légitimes. En revanche, dans ce cas précis, ce n'est pas une cible militaire légitime, parce qu'il n'y a pas de ligne de front, pas de combat du tout. Ce pont n'avait strictement rien à voir avec le contrôle du détroit d'Ormuz.

C'était juste un pont que les gens utilisaient. Je veux dire, c'était simplement à ça qu'il servait. Donc, il n'avait aucune utilité militaire. Et du coup, c'est presque inutile de dire que c'était un crime de guerre, parce que plus personne ne s'en soucie vraiment, en Amérique. Alors, laissons ça de côté pour l'instant. Mais regardons au moins l'aspect militaire : ça ne nous apporte rien. On n'en tire aucun bénéfice, aujourd'hui. L'Iran n'est pas plus faible aujourd'hui qu'hier. En revanche, ils sont beaucoup plus en colère, et ils ont fait exactement ce qu'ils avaient promis de faire si le président Trump élargissait la liste des cibles. Ils ont frappé des objectifs. J'ai vu il y a à peine une minute que le Koweït est furieux — leur gouvernement — parce qu'ils disent qu'une usine de dessalement a été touchée, et je crois que c'était aussi une installation de retraitement pour leur industrie pétrolière.

Et ils sont vraiment en colère à cause de ça. Franchement, que peuvent-ils faire d'autre ? Ils sont obligés de dire ça. Mais je parierais que leur colère est surtout dirigée contre Washington, pour avoir fixé cet objectif. Parce qu'ils sont là, au milieu du désert, sans rien pouvoir faire. Notre défense aérienne est clairement inefficace, donc ils sont sans défense. Si l'Amérique frappe des cibles en Iran, ce sont eux les plus faciles à atteindre. Donc eux, comme certains autres pays du Golfe, vont

continuer à être visés. La vraie question, c'est : jusqu'où va-t-on aller ? Et du côté iranien, on dit, oui, on va continuer encore longtemps. Voyons voir... je crois que je l'ai encore sous la main... c'était pendant la prière du vendredi, aujourd'hui.

Mohammad Haj Ali Akbar, qui dirige la prière du vendredi à Téhéran, a déclaré que la première étape de la vengeance de l'Iran n'était pas simplement d'aller assassiner le président Trump, mais de pousser au retrait de l'Amérique de la région, d'effacer le régime sioniste de la carte de l'Asie de l'Ouest, et de mettre fin à la position hégémonique des États-Unis dans le monde. Voilà, selon lui, les étapes de ce chemin. Alors, bien sûr, ce n'est pas une position officielle du gouvernement, mais ce sont les prières officielles à Téhéran. On ne peut donc pas imaginer qu'il ait dit ça à la légère. Il semble que ce soit désormais l'idée : ils disent, en gros, d'accord, vous ne voulez pas de protocole d'accord ? Eh bien, nous avons d'autres objectifs.

Alors, ils durcissent leurs positions, et ils élargissent leurs objectifs. Si seulement on avait... ça me rend fou, Pascal... si seulement on avait laissé le protocole d'accord suivre son cours, et si on avait simplement dit : d'accord, on va faire ce qu'on a promis, on va tenir parole, on va rouvrir le détroit d'Ormuz, on va lever notre blocus, vous allez rouvrir le détroit d'Ormuz, vous allez tenir parole, et le trafic va recommencer à circuler. On en était arrivé à environ un tiers. Peut-être que, maintenant, on serait à la moitié, ou à soixante-quinze pour cent. Qui sait ? Et oui, on aurait maintenu la levée des sanctions, on aurait libéré les fonds gelés.

On va s'occuper de cette autre question, celle des fonds de reconstruction ou peu importe comment on les appelle. Et une fois que ce sera réglé, on passera à l'autre partie qu'on veut vraiment aborder : négocier un programme sans armes nucléaires, et tout ce qui va avec. Si on avait simplement laissé faire, le prix du pétrole serait probablement encore plus bas que soixante-dix aujourd'hui. Mais au lieu de ça, il remonte, et les flux se sont inversés. La raison pour laquelle le pétrole aurait baissé, c'est que le brut, le gaz naturel, les engrais, l'aluminium, le soufre — toutes ces choses dont le monde entier a besoin — et même l'hélium, bien plus important qu'on ne le pense, tout ça aurait pu revenir, au moins commencer à revenir à la normale. Et tout le monde en aurait profité.

Alors, Pascal, parce que nous avons décidé, d'abord, que le président Trump n'a aucune patience. Il ne voulait même pas attendre soixante jours. Il n'a même pas attendu trente jours. Et maintenant, on a aggravé la situation et lancé cette logique de représailles. Mais en réalité, ce n'est pas vraiment du donnant-donnant. C'est une escalade, un engrenage qui monte d'un cran à chaque fois. Et on le voit clairement en ce moment. Et ça, ça ne peut rien donner de bon pour notre camp. On a déjà montré qu'on n'a pas la capacité militaire d'imposer la conformité. Tout ce qu'on sait faire, c'est faire exploser des trucs. On peut frapper n'importe quel pont, on peut faire sauter des bâtiments à gauche et à droite.

On peut tuer beaucoup de gens, ça ne fait aucun doute. Et l'Iran ne peut pas l'empêcher. Mais ça ne sert à rien pour les États-Unis. Ça ne nous rapproche de rien. Et les cibles qu'on frappe n'ont aucun

lien avec le contrôle iranien du détroit d'Ormuz. En face, ils montrent qu'ils vont continuer à nous faire payer chaque jour où on poursuit dans cette direction. Et ils n'aiment pas se prendre des missiles — ils détestent ça. Ça leur cause des dégâts. Mais eux disent : ce qu'on vous fait va provoquer encore plus de dégâts, et des dégâts permanents, quelque chose dont vous aurez du mal à vous remettre. Et franchement, je ne sais pas où tout ça nous mène, mais ça ne va pas être un endroit agréable.

#Pascal

C'est exactement ce que tout le monde se demande en ce moment, Danny. Quelle est la stratégie, au juste ? Même John Mearsheimer, dans le podcast de Glenn Diesen, disait qu'il n'y en a probablement pas. Que c'est sans doute juste une réaction, un coup pour un coup, parce que les États-Unis n'ont pas vraiment d'autre réponse à donner pour l'instant. Parce que maintenant, on a l'impression que... Enfin, pour moi, la raison pour laquelle Trump a signé le protocole d'accord, c'est que, franchement, ça ressemblait à un document de reddition, et même à la lecture, on aurait dit ça. Mais s'il l'a signé, c'est parce qu'il était évident que personne n'allait vraiment le respecter.

C'est un peu comme... allez, signe-le. Ils vont s'arrêter. Et puis, quand on le décide, on les bat à nouveau. Et on recommence, encore et encore, jusqu'à ce que ça casse. Voilà. Il suffit de le faire assez souvent. Mais là, ça ne marche plus. C'est ça, la différence aujourd'hui. L'Iran a plus de pouvoir de négociation. Les États-Unis essayaient de faire passer leur propre corridor, tu vois ? En gros, c'était : d'accord, on signe le protocole d'accord, on glisse notre propre corridor, on crée des faits sur le terrain. Et une fois que tout est en place, ils n'ont plus ce levier. Et là, on les frappe encore plus fort.

#Daniel Davis

Et ça ne marche pas.

#Pascal

Les Indiens vérifient. Ils regardent vraiment si les États-Unis tiennent leurs promesses. Mais dites-moi, vous avez servi dans l'armée. J'imagine qu'il doit y avoir pas mal de gens, dans l'armée américaine, qui commencent à être très inquiets, non ? Parce que j'ai lu aujourd'hui sur Twitter — je ne sais pas si c'est vrai, je n'ai pas encore vu de confirmation — que l'Iran, pour la première fois, aurait frappé une base américaine en Syrie et aurait tué des soldats américains.

#Daniel Davis

D'ailleurs, je tiens à dire que j'en doute, parce qu'on s'est retirés de Syrie. Et, à ma connaissance, il y a plusieurs mois, on a quitté Al-Tanf. Donc je reste sceptique à ce sujet, sauf si on avait encore quelqu'un là-bas sans l'avoir reconnu. Je ne sais pas, mais je suis sceptique, voilà ce que je dirais à ce stade.

#Pascal

D'accord, bon, c'est peut-être une fausse info. Vous savez, en ce moment, tout le monde balance un peu n'importe quelle histoire. Mais quand même, pour l'armée, ce doit être extrêmement frustrant, non ? Parce que vous perdez tout ça, au moins du matériel et la confiance de ces alliés. À un moment, quelqu'un dans l'armée doit bien tapoter M. Trump et Hexen sur l'épaule en disant : les gars, il faudrait peut-être qu'on en parle.

#Daniel Davis

D'accord, alors je peux vous dire avec une certaine assurance qu'il y avait, à cette époque, des responsables de haut rang, pendant ce qu'on appelait la période du blocus, quand on était surtout en cessez-le-feu, mais avant qu'on arrive au protocole d'accord. Et il y avait toutes sortes de gens, comme le général Jack Keane, le général Kellogg, Wes Clark, Mike Pompeo, puis Lindsey Graham. Tout le monde disait : « Retournez-y, terminez le travail, continuez. » Mais les généraux, en coulisses, d'après ce qu'on m'a dit à un très haut niveau, disaient : « Ne terminez pas le travail. Vous ne pouvez pas le terminer. Vous pouvez bien renvoyer des missiles, mais ça ne servira à rien. » On ne peut pas atteindre l'objectif politique avec la puissance militaire que vous vouliez utiliser.

C'était impossible. Il ne fallait pas le faire. Et apparemment, ce message a fini par passer auprès du président Trump. Alors, il y a une question — vous soulevez une possibilité très intéressante — celle que le protocole d'accord ait été conçu uniquement pour gagner un peu de temps et rouvrir le détroit pendant un moment. Mais je ne suis pas sûr que ce soit vraiment ça, du moins pas de la part du président Trump. Je suis certain qu'il y avait des gens qui voulaient aller dans ce sens. Parce qu'il faut se souvenir que, le dix-sept juin, quand il a signé ce document au palais de Versailles, il a déclaré ensuite, lors d'une conférence de presse, qu'il ne nous restait plus qu'environ quatre semaines de réserve stratégique de pétrole.

Et je ne voulais pas être le président Hoover, celui qui aurait vu naître une dépression, une dépression mondiale, sous ma responsabilité. Je ne voulais pas de ça. Et là, je me suis dit : enfin, il comprend. On en avait pourtant déjà parlé avant. Toi, moi, et quelques autres amis, on en avait discuté à Tbilissi, quand on évoquait ce sujet. On allait droit vers un Armageddon financier si on continuait sur cette voie, parce que ça ne pouvait pas marcher. Et il l'a dit à voix haute. Alors je me suis dit : d'accord, très bien, il a compris. Mais ensuite, il y a eu... je crois que c'était... oui, j'ai vu l'article dans la presse le dix-huit juin.

Le lendemain, le vice-président Vance a dit : eh bien, on respectera tout ça tant qu'ils se comportent correctement. On ne leur donnera rien, à moins qu'ils ne fassent ce qu'ils sont censés faire. Et même là, je me suis dit : en fait, ils ne sont pas censés faire quoi que ce soit. Ils sont censés recevoir. Parce que, pendant toutes les semaines et les mois avant la signature, ils n'arrêtaient pas de dire : écoutez, puisque vous avez détruit toute confiance, il faut qu'on voie d'abord la levée des sanctions et la libération des fonds gelés. Et si vous montrez un peu de bonne volonté, alors on pourra passer aux étapes suivantes, et ainsi de suite. Et donc ils ont dit : d'accord, et vous, vous levez votre blocus. Ces trois points-là.

Il a dit : ça doit d'abord se faire. Les sanctions ont été mises en place tout de suite, et le blocus a été levé. Le dégel des fonds, lui, n'a pas eu lieu. Mais l'Iran a quand même décidé, en gros, de dire : bon, deux sur trois, c'est déjà pas mal. Donc ils ont continué sur cette voie. Mais ensuite, il y a eu de nouvelles sanctions. Et si je ne me trompe pas — mes dates ne sont peut-être pas exactes — je crois que c'était le vingt-quatre ou le vingt-cinq juin. Tout à coup, on apprend, d'après les gros titres, que « nous regardons du côté de l'ONU ». Et Oman avait mis en place un corridor sud. Ce jour-là, l'Iran a réagi en disant : il n'y a pas de corridor sud, il n'y a que notre autorisation prévue par le protocole d'accord. Et si vous violez ça, il y aura une attaque dès le lendemain.

Il y a eu quelque chose le vingt-cinq, puis le vingt-six. Ensuite, les États-Unis ont lancé leur première frappe en réponse là-bas. Et je me dis : d'accord, mais qu'est-ce que c'est que ça ? Même pas deux semaines, non ? Oui, un peu moins de deux semaines, je crois, en tout. Mais le truc, c'est que... si l'idée, du point de vue du président Trump, c'était qu'il fallait le faire sinon on allait avoir un vrai problème économique, alors pourquoi aurait-il autorisé ça ? Et s'il ne l'avait pas prévu, si tout ça n'était qu'une mise en scène depuis le début, pourquoi se donner la peine de mettre en place le protocole d'accord ? Si, en quelques jours, on prépare déjà autre chose qui va rouvrir la voie à une nouvelle guerre, alors à quoi bon ? C'est ça, moi, que je ne comprends pas.

Je peux comprendre si tu regardes juste le truc... enfin, tu essayais simplement de gagner un peu de temps pour sortir un peu de pétrole. Eh bien, regarde, ça a marché pour l'Iran, d'ailleurs. Parce qu'apparemment, ils ne s'attendaient pas du tout à ce que ça fonctionne. Du coup, ils avaient déjà plusieurs navires chargés à bloc. Et quand le président Trump se vantait, comme tout le monde s'en souvient, que dix-neuf millions de barils de pétrole étaient sortis ce jour-là — à l'époque, tu sais, le plus gros volume en une seule journée, même avant la guerre — eh bien, c'est parce que les Iraniens avaient leur pétrole prêt à filer vers la sortie. Ils ont réussi à en expédier pas mal et à vendre pour des milliards de dollars, en pensant que tout allait être bloqué ensuite. Donc ils ont eu une grosse rentrée d'argent. Nous, on n'était pas prêts. Et franchement, je ne sais pas pourquoi.

Je ne sais pas comment ça s'est passé. Mais certains sont sortis, tu vois, du côté du CCG ou peu importe, mais ils n'étaient pas prêts pour ça. Et maintenant, on se retrouve à nouveau fermés. Donc, au final, on n'a rien gagné dans cette histoire. Et aujourd'hui, on est dans une situation encore pire. Pascal, c'est pire que de ne pas avoir fait le protocole d'accord. Si, le quinze ou le seize juin, on avait simplement dit : « C'est absurde, on ne va pas le respecter de toute façon, retournons à la guerre »,

eh bien, ça aurait été moins dommageable que ce qu'on fait maintenant. Parce que si le camp iranien avait dit, avant tout ça : « Je ne ferai pas confiance aux États-Unis à cause de ce qui s'est passé en deux mille vingt-cinq et du début de cette guerre, à moins d'obtenir ces garanties dès le départ », eh bien, on en serait pas là.

Bon, alors voilà, on l'a fait. On en a réalisé deux sur trois, et on n'a pratiquement rien fait d'autre là-dedans. Et puis, le paragraphe numéro cinq, tu sais, on l'a violé tout de suite. Le paragraphe numéro un, lui, n'est toujours pas appliqué. Israël est encore au Liban, donc ce n'est pas terminé. Maintenant, l'Iran dit qu'il n'y a aucune base pour une quelconque négociation. Alors quand le président Trump continue de mentir à tout le monde en disant qu'ils supplient pour un accord... bien sûr que non, ils ne supplient pas pour un accord. Il faudrait être les plus grands idiots de la planète pour seulement envisager un accord, encore moins pour en supplier un. Et ils ne vont pas le faire.

Alors, où en est-on maintenant, et quel est l'objectif ? Et franchement, je n'en vois pas, à moins — et je dois le dire — qu'on prenne les choses sur la base des faits. Parce qu'il n'y a aucune preuve qu'il existe un plan pour mettre fin à la guerre, pour la conclure, pour résoudre ces problèmes économiques. Donc, il faut se demander : qu'est-ce qui a du sens, compte tenu des éléments dont on dispose ? Et on en vient à se demander si c'est le président Trump lui-même, ou d'autres dans les hautes sphères de notre gouvernement, qui veulent simplement que la guerre continue, qu'elle aille jusqu'à une sorte d'Armageddon, pour des raisons que, franchement, je ne parviens pas à comprendre.

Mais on ne peut pas écarter cette possibilité. Que certains fassent ça volontairement, justement parce qu'ils savent que l'Iran refusera, et qu'ils cherchent à faire monter la tension, sachant très bien que l'Iran ripostera. Et puis, à un moment, si les frappes deviennent plus graves, plus massives, on pourra dire : « Ah, maintenant, on n'a plus le choix, il faut retourner à la guerre totale. » D'accord, peut-être que c'est ce qu'ils veulent. Mais désolé, Pascal, il y a encore un autre problème avec ça. Qu'est-ce qui, selon toi, va changer, peu importe qui sont ces gens, par rapport aux quarante premiers jours où on a échoué malgré tous nos moyens ? À moins que tu veuilles aller jusqu'à une escalade nucléaire — et là, ce serait catastrophique — parce que la plupart de ces installations sont conçues pour résister à des explosions nucléaires. Donc, même là, tu ne les atteindras pas.

On va tuer des millions de personnes dans le processus, mais... à ce moment-là, on deviendra un paria sur la scène internationale. Et je pense que ce serait peut-être aller trop loin, même pour nos alliés, dans toutes sortes de régions du monde. Et puis, qui sait ce que feraient la Russie et la Chine ? Qui sait ce que ferait le Pakistan, d'ailleurs — le Pakistan doté de l'arme nucléaire, ou l'Inde — parce que ce n'est certainement pas quelque chose qu'ils veulent voir à leurs portes. Donc, peu importe la direction dans laquelle on regarde, c'est un désastre qui pourrait tourner à la catastrophe. Et je ne vois aucun... aucun chemin, aucune sortie, aucune intention d'aller vers un port sûr. Je ne la vois pas, et ça m'inquiète vraiment.

#Pascal

Non, vous avez tout à fait raison. Je veux dire, malheureusement, on sait qu'il y a certains sionistes chrétiens un peu fanatiques qui veulent en arriver à l'Armageddon. On le sait, malheureusement. Mais nous tous, on doit espérer que les Netanyahu de ce monde n'ont pas vraiment le doigt sur le bouton nucléaire, et qu'il y a, au sein de leur administration, suffisamment de contrepoids pour les empêcher d'aller jusque-là.

#Daniel Davis

Mais... excusez-moi, si je peux juste ajouter quelque chose à ce stade... n'est-ce pas quand même un peu ironique, voire carrément pervers, qu'on ait passé des années à mettre en garde contre cette idée du douzième imam dans l'islam radical, censée vouloir précipiter l'Armageddon... et qu'au final, ce soit peut-être nous qui nourrissions ce genre de fantasmes ? Et d'ailleurs, je le dis en tant que disciple de Jésus-Christ, je trouve ça répréhensible que qui que ce soit tienne de tels propos. Parce que ce n'est pas ce qu'enseigne l'Écriture. Et surtout, c'est entre les mains de Dieu, et de Dieu seul. L'idée que des hommes, ou un groupe d'hommes, pensent pouvoir "aider" Dieu en provoquant tout ça... tout ce qu'ils feront, c'est attirer le désastre sur eux-mêmes. Parce que ce n'est pas ainsi que Dieu agit. Ce n'est même pas ce que nos propres Écritures enseignent. C'est une perversion d'un niveau extrême, et en tant que chrétien, j'en suis profondément gêné et honteux. Voilà, je voulais simplement le dire.

#Pascal

Beaucoup de gens pensent comme vous. Je reçois les messages d'une fondation qui essaie justement de surveiller l'armée américaine, toutes ses branches, pour s'assurer qu'elles restent non religieuses, vous voyez ? Parce que même pour les militaires aux États-Unis, ce n'est pas acceptable de leur imposer un système de croyance particulier, n'est-ce pas ? Donc, en principe, les différentes branches de l'armée américaine doivent être neutres sur le plan religieux. Mais on sait bien que...

#Daniel Davis

Eh bien, pas notre Constitution, mais nos lois.

#Pascal

Mais on sait qu'il y a des gens comme Hicks, et d'autres encore, pas mal d'ailleurs. Et bien sûr, c'est lui le secrétaire à la Guerre, non ? C'est le grand patron dans toute cette affaire. Mais si on suppose que ce n'est pas ce groupe-là, au final, qui va vraiment décider, mais plutôt une sorte de mélange, on peut au moins imaginer une chose : c'est que les États-Unis avaient besoin, à ce moment-là, d'un peu de temps pour, littéralement, se réapprovisionner. Il n'y avait pas assez de matériel dans la

région. Et maintenant, il y en a de nouveau, pour une ou deux semaines peut-être. Alors pourquoi ne pas recommencer, encore et encore ? Peut-être que ça finit par céder à la cinquième, la sixième, ou la septième tentative. Qu'est-ce que vous en pensez ?

#Daniel Davis

D'accord, j'ai entendu ça, et je me suis dit : alors là, ces gens sont encore plus fous que je ne le pensais. Vous plaisantez ? Vous avez vu ces schémas de leurs villes de missiles et de leurs installations souterraines ? Il y en a des dizaines, éparpillées dans tout le pays, un pays aussi grand qu'une bonne partie de l'Europe de l'Ouest, creusé sous des montagnes de granit. On a essayé, dans certains cas — je crois que c'était la montagne de Yazd — on a tenté plusieurs fois. Tout ce qu'on a réussi à faire, c'est faire sauter quelques rochers au sommet. Rien n'a bougé en dessous. Et c'était pareil pour la plupart de ces sites. Les seules fois où on a réussi à en endommager certains, c'est quand on a frappé les rampes de sortie, les couloirs d'évacuation ou les silos, et encore... tout ça pouvait être réparé, et pour la plupart, ça l'a été.

Alors pourquoi voudriez-vous engager, quand on a déjà utilisé, selon de nombreuses sources publiques, entre quarante-cinq et cinquante pour cent de nos principaux systèmes de missiles offensifs et défensifs, dans une tentative vaine pendant les quarante premiers jours de combat ? Sur quelle logique quelqu'un, qui a le contrôle de leur utilisation et qui a sous les yeux le tableau confidentiel indiquant combien il nous en reste et combien de temps il faut pour les remplacer, pourrait-il s'appuyer ? Et le Wall Street Journal, je crois que c'était eux, a rapporté il y a quelques jours qu'il faudrait environ trois ans, une fois que tout sera terminé — et je pense que ça inclut à la fois la guerre entre la Russie et l'Ukraine et celle-ci — pour revenir au niveau où nous étions au départ. Trois ans.

#Pascal

Mais on n'a pas arrêté. Tu veux dire, en parlant de matériel... comme du matériel militaire ?

#Daniel Davis

En ce qui concerne nos stocks de missiles — combien nous en avons — quelle logique peut bien avoir quelqu'un, parmi ceux qui ont accès à ce tableau et aux moyens de production, pour dire : « Essayons encore. Envoyons-en plus là-bas, pour échouer de la même façon. » Avec les mêmes missiles, sur les mêmes cibles, tu n'auras pas un résultat différent. Mais ce que tu vas faire, Pascal, c'est réduire encore davantage tes stocks. Et il y a un moment où tu vas devoir te dire : on risque tout simplement de manquer de certains de ces Tomahawk, ou de ces JASSM — surtout les deux plus grandes catégories de missiles de frappe à longue portée dont nous disposons.

Et alors, qu'est-ce que vous allez faire ? Qu'est-ce qui se passe si, Dieu nous en garde, il arrive quelque chose entre l'OTAN et la Russie, et qu'on se retrouve entraînés dans une guerre là-bas ? On

n'a rien. Ni offensif, ni défensif. Et évidemment, la Chine, la mer de Chine méridionale, Taïwan... on peut tout mettre dans le même panier. On n'a rien. Et pourtant, on a cette grande armée, ces incroyables groupes aéronavals, tous ces destroyers, ces avions, les F-22, les F-16, les F-35, tout ça, tous ces chars... À quoi ça sert, tout ça, si on n'a même pas de munitions pour tirer ? C'est ça qu'ils mettent en danger avec ce qu'ils font aujourd'hui.

#Pascal

Mais ce n'est pas justement le schéma qu'on voit aujourd'hui ? Ce n'est pas exactement ce qui se passe ? Vous savez, les États-Unis, et toute la machine de guerre avec eux, tout ce qui concerne leur manière d'aborder la guerre depuis plus de deux cent cinquante ans, eh bien, ils n'ont plus d'idées. Ils ne savent plus quoi faire. Alors, ce qu'ils font, c'est qu'ils continuent à répéter la même chose, encore et encore, jusqu'à épuiser leurs munitions. Et au final, ce ne sera pas l'empereur qui sera nu, ce seront les soldats, les simples soldats, qui seront nus. Et ce sera la fin. Mais pour moi, c'est clair : ils n'ont plus d'idées. Sinon, comment expliquer ça ?

#Daniel Davis

Alors, dire qu'on est à court d'idées, ça voudrait dire qu'on en avait et qu'on n'en a plus. Non, ce n'est pas ça. On n'en a pas du tout. Ce qu'on a, c'est juste une application aveugle du pouvoir. Depuis mille neuf cent quatre-vingt-douze, depuis la chute de l'Union soviétique, on s'est bercés d'illusions. On s'est dit qu'on pouvait faire tout ce qu'on voulait. Qu'il suffisait d'envoyer quelques missiles par-ci, par-là, et que tout le monde allait se soumettre. Et pendant des décennies, ça a marché. C'était toujours immoral, mais ça marchait. La force faisait la loi. Donc, quoi qu'on fasse, ça fonctionnait. Et chaque fois que quelqu'un refusait d'obéir, on balançait quelques missiles dans leurs cheminées d'usine, et ils rentraient dans le rang. Personne ne voulait faire la guerre aux États-Unis, alors ils obéissaient. Et on a pris l'habitude de penser comme ça. C'est comme ça que ça marchait : on disait aux gens quoi faire, ils le faisaient. Ou bien on envoyait des missiles, et là, ils le faisaient. C'est comme ça que ça marchait. Mais en réalité, non, ça ne marche plus.

#Pascal

C'est bien ça. On a déjà vu ça en Afghanistan, non ? Vingt ans pour remplacer les talibans par... les talibans, c'est ça ? Vingt ans. Mais c'est toujours le même schéma. On répète, encore et encore, jusqu'à ce qu'on se lasse, et puis voilà. Sauf que cette fois, on dirait qu'on ne peut plus se lasser, non ? On est engagés. Et les autres, maintenant, s'engagent aussi. Ils ne lâchent plus.

#Daniel Davis

C'est ça, la différence. Oui, c'est ça, la différence. Tu vois, même dans ton exemple, là, avec les deux, on aurait pu ajouter la guerre d'Irak de deux mille trois et celle d'Afghanistan. On pourrait continuer comme ça jusqu'à s'en lasser. Mais est-ce que ça a coûté quelque chose à quelqu'un ici,

chez nous ? Est-ce que quelqu'un a seulement remarqué ? Pour la plupart des gens, c'était juste du bruit de fond. Et puis, remplacer les talibans par les talibans... Franchement, les talibans ne représentaient aucune menace pour nous avant, et ils n'en représentent toujours pas depuis. Alors, qu'est-ce qui s'est vraiment passé ? On va juste ignorer tout ça et passer à autre chose. On peut revenir, par exemple, à la Libye, ou à Kadhafi, ou à Bachar el-Assad en Syrie. Avant, ça marchait avec eux. Donc oui, on va revenir à ça.

Ah, et puis regardez, le Venezuela. C'est fantastique. Bon, maintenant, les choses reviennent à la normale. C'est comme ça que ça devrait fonctionner. Je vais ajouter ceci aussi, juste pour bien souligner à quel point c'est inefficace et stupide — et je pourrais employer des mots bien pires, mais on va s'en tenir à ceux-là pour l'instant — ce que nous faisons, ce que nos dirigeants, militaires comme politiques, sont en train de faire. On parle d'essayer quelque chose, de voir que ça ne marche pas, et maintenant on envisage de refaire exactement la même chose, avec les mêmes cibles, les mêmes munitions, en pensant que le résultat sera différent. Les Russes ont essayé ça quand ils ont envahi l'Ukraine en deux mille vingt-deux. Et je pense que les preuves sont maintenant absolument claires.

Ils ont envahi sur plusieurs axes, avec l'intention de prouver que l'Ukraine ne pouvait pas gagner la guerre, pour forcer un règlement négocié. Et ça a presque marché. Il y a eu, bien sûr, les discussions d'Istanbul, en avril deux mille vingt-deux, et on sait tous ce qui s'est passé ensuite. Eh bien, maintenant, les Russes se disent : mince, ça n'a pas fonctionné. Ils avaient, quoi, cent cinquante à deux cent mille soldats au total dans tout le pays, alors que l'Ukraine en comptait environ huit cent mille, et qu'elle mobilisait davantage chaque jour. Donc, clairement, ils ne pouvaient pas gagner une guerre dans ces conditions. Au lieu de simplement refaire la même chose en espérant que ça marche mieux, ils se sont retranchés. Ils ont commencé à construire des réseaux défensifs, et à renforcer leur capacité industrielle.

Ils ont commencé à mobiliser plus de monde. Puis ils ont intensifié le recrutement, et ils ont passé une année entière à jouer uniquement en défense, à encaisser tout ce que l'Occident et l'Ukraine leur envoyaient en deux mille vingt-trois. Et ensuite, une fois qu'ils ont atteint un certain niveau, ils ont changé de stratégie, maintenant qu'ils avaient les moyens et un plan. C'est exactement ce qui nous manque, à nous. Personne ne fait le moindre calcul, personne ne se dit : « Essayons quelque chose de différent » ou « Ayons un peu de patience stratégique ». Les Russes ont mis, quoi, un an et demi en tout, avant de vraiment passer à l'offensive. Nous, on ne veut même pas attendre trois semaines. Franchement, qu'est-ce qui ne va pas chez nous ?

#Pascal

Désolé si je m'énerve un peu à ce sujet. Non, je serais vraiment furieux si c'était mon pays qui agissait comme ça, parce qu'en plus d'être brutal, c'est aussi stupide. Et ça, c'est peut-être encore plus insultant, non ? Surtout pour les professionnels qui réfléchissent vraiment à la défense du pays. Et puis on finit par se rendre compte que tout ça n'a rien à voir avec la défense, pas vrai ? Mais,

vous savez, on assiste à quelque chose de tout à fait nouveau, je le pense sincèrement. Pas seulement pour les États-Unis, mais pour tout l'Occident, qui a tellement l'habitude, au fond, d'obtenir ce qu'il veut. Et maintenant, ce n'est même plus le cas. On ne peut plus y échapper. Et on le voit aussi chez les Européens. Ils en sont maintenant à préparer le vingt et unième paquet de sanctions. Vingt et un.

#Daniel Davis

Vingt et un.

#Pascal

Et ce n'est pas justement ça, cette idée, cette folie, de répéter la même chose encore et encore ? On le voit aussi maintenant aux États-Unis. Le système s'épuise. Il tourne à vide, en roue libre, et il ne s'en rend même pas compte. Mais selon vous, qu'est-ce qu'il faudra, à l'intérieur même des États-Unis, pour que cette discussion commence vraiment au niveau national ? Parce qu'à mes yeux, les chaînes de télé, les grands médias, sont encore très loin d'en être là.

#Daniel Davis

Non, je pense que maintenant... Vous avez évoqué la situation en Afghanistan, après vingt ans d'un échec stratégique profond. Je veux dire, vous dites qu'on s'est lassés, mais au fond, au moins un — le président Biden — l'a reconnu. En réalité, c'est Trump qui a commencé. Il a essayé de nous faire sortir avant, et il a posé les bases avec cet accord de deux mille vingt, qui devait nous faire partir le trente et un mai deux mille vingt et un. Ils ont fini par admettre que ça ne menait nulle part, et on est finalement sortis. C'était moche, c'était idiot la façon dont on l'a fait, mais on l'a fait. On est enfin sortis. Et il n'y a pas eu de coût pour nous. D'ailleurs, on a vu il y a quelques semaines à peine le général — il était alors général deux étoiles — qui a supervisé le retrait, celui qu'on voit sur cette photo célèbre, un peu arrogante, prise sous cette lumière verte, avec un dispositif de vision nocturne, au moment où il était le dernier soldat à quitter le tarmac avant notre départ, ou quelque chose comme ça.

Au lieu de dire, bon, voilà, c'est le type qui a supervisé la dernière phase du désastre en Afghanistan, donc il va partir à la retraite dans la honte... non, lui, il est promu. Je crois qu'il a fini avec trois ou quatre étoiles. Et il y a quelques jours à peine, il a été renvoyé, ce qui a mis pas mal de gens en colère, ou du moins agacés. Mais ça montre bien que même quand on a dirigé un échec, on est promu. Rien ne change. Même si c'était un désastre, rien ne change. Je me souviens, quand je travaillais sur le programme Future Combat Systems, ce projet futuriste qu'on essayait de lancer dans les années deux mille, j'ai vu un général une étoile à l'époque, complètement incompetent. J'ai rédigé des notes internes, je lui ai dit : "Ça ne va pas marcher. Si on déploie vraiment ce matériel, on sera moins performants à l'avenir."

Le programme a fini par échouer, pour toutes les raisons que j'ai expliquées publiquement dans l'Armed Forces Journal. Ce type, non seulement il n'est pas viré après que le secrétaire à la Défense a mis fin au programme, mais en plus, il finit par être promu trois étoiles et devient commandant de corps d'armée. Ça veut dire que rien ne changera tant qu'on n'aura pas été vaincus sur le champ de bataille, tant que tout ça ne se sera pas effondré. Et tant qu'on n'aura pas subi une défaite, personne ne pourra se cacher. On ne peut pas juste se lasser et passer à autre chose, pas cette fois. On va perdre. Rien d'autre n'arrêtera ce processus. Je prie simplement pour que ça se produise à un coût relativement faible. Parce que si ça s'accélère — et ce n'est pas impossible, même ici au Moyen-Orient —, ça pourrait aller jusqu'à l'arme nucléaire. Ou dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine, que Trump disait vouloir arrêter, mais où il a finalement choisi un camp.

Et nous, on est du côté de l'Ukraine. Ça pourrait aussi s'étendre, de façon conventionnelle, à l'Europe. Et là, on a les possibilités liées à l'article cinq, ce qui veut dire qu'il y a un risque d'armes nucléaires. Ce serait une destruction catastrophique, pas juste une défaite militaire. Je prie, ironiquement, avec un certain espoir, pour qu'il n'y ait qu'une défaite militaire, une défaite qui nous réveille à temps pour changer de cap. Parce que sinon, si on va trop loin, trop vite, et si on est trop impatients, on pourrait provoquer... peut-être pas un Armageddon nucléaire, j'espère vraiment que quelqu'un mettrait un frein avant qu'on détruise tout le monde. Mais, franchement, si une seule arme nucléaire est utilisée quelque part, le monde tel qu'on le connaît ne sera plus jamais le même.

#Pascal

Vous savez, c'est assez étrange, mais je dois dire que je pense que l'un des plus grands atouts des États-Unis, c'est qu'ils ont des ennemis rationnels. Je crois que la Russie et l'Iran savent très bien qu'il y a une chose à ne jamais faire : menacer le territoire américain. L'Iran, par exemple, ne cherche pas à fabriquer de missiles balistiques intercontinentaux. Il pourrait le faire, des missiles conventionnels, oui, mais il ne le fait pas. Et jamais, vraiment jamais, je n'ai entendu les Russes parler d'attaquer le territoire continental des États-Unis. Ils parlent d'attaquer l'Europe pour rétablir la dissuasion, mais ça, d'une certaine façon, c'est logique. Donc, il reste encore un peu de rationalité de l'autre côté. La vraie question, c'est de savoir si, à un moment donné, les États-Unis accepteront d'entrer dans cette logique et de dire : très bien, faisons un accord global. Imaginez si la Russie, ou si l'Iran, se comportait comme les États-Unis le font aujourd'hui... On serait en plein Armageddon.

#Daniel Davis

Oui, on le ferait. Donc ça rajoute juste une couche de honte de plus sur nos têtes. En ce moment, ce sont seulement les positions raisonnables de nos adversaires qui empêchent que tout explose, parce que rien de ce qu'on fait n'a le moindre sens.

#Pascal

Oui, mais tu sais, ce n'est même pas quelque chose dont toi ou d'autres êtes responsables. C'est le système qui fonctionne comme ça. Je veux dire, Donald Trump avait tous les bons arguments quand il se présentait à la présidence. Et je n'oublierai jamais son discours d'investiture, quand il a dit que cette administration ne serait pas seulement reconnue pour les guerres qu'elle aurait terminées, mais aussi pour celles qu'elle n'aurait jamais commencées. Et ça, c'était enthousiasmant — exactement ce qu'il fallait dire. Et puis, peu importe ce qui s'est passé, tout a basculé, et on attend toujours la fin des premières vingt-quatre heures pour qu'il mette fin à la guerre en Ukraine, non ? C'est comme une journée sans fin, quoi.

#Daniel Davis

Longue journée.

#Pascal

C'est une longue journée. Je suis presque sûr que son deuxième mandat sera retenu comme la plus longue journée. Mais quelque chose finit par tout changer, non ? Le système finit par tout retourner. Alors, encore une question. Et McGregor, le colonel McGregor, répète sans cesse que la seule chose qui mettra fin à tout ça, c'est une forme de révolution interne. Mais en même temps, il n'y a rien à l'horizon, n'est-ce pas ?

#Daniel Davis

Eh bien, si on parle des États-Unis, il y a quelque chose à l'horizon, quelque chose que le président Trump a montré hier soir, et qui m'a vraiment inquiété. Il semble maintenant préparer le terrain pour dire que l'élection de novembre pourrait être frauduleuse, en affirmant que tout le système électoral était truqué en deux mille vingt. Et cette fois, ce serait les Chinois. Oui, maintenant, ce sont les Chinois. Parfois, c'est Antifa. En fait, ils choisissent un coupable au hasard. Ah, et les communistes aussi ! Je croyais que ça avait disparu avec le sénateur McCarthy dans les années cinquante. Apparemment, ça revient à la mode. Il s'accroche à n'importe quoi, il dit tout ce qu'il peut pour miner la confiance dans le système, afin que, quel que soit le résultat, les gens ne croient plus aux élections.

Donc, s'il va se prendre une raclée à la Maison-Blanche, au Congrès, et peut-être même au Sénat... enfin, c'est ce qui arrive presque à chaque fois dans des situations similaires, quand un seul parti contrôle la Chambre, le Sénat et la Maison-Blanche. C'est normal, ça arrive tout le temps. Et dans les conditions actuelles, surtout économiques, ça va être une vraie défaite, même sans parler de la question de la guerre. Mais là, il est en train de préparer le terrain pour dire que, s'ils perdent, ce sera frauduleux. Et est-ce qu'il acceptera seulement le résultat, si le Congrès passe sous contrôle démocrate, ce qui est presque certain ? En fait, je dirais même que c'est certain — politiquement certain. Et maintenant, il est en train de saper tout ça.

Et bien sûr, c'est une musique agréable aux oreilles de beaucoup de gens à droite, parce qu'ils ont été complètement fascinés, encore et encore, par cette idée qu'il aurait été volé. Il n'a jamais reconnu avoir réellement perdu l'élection de deux mille vingt, même s'il y a eu, je ne sais plus combien, peut-être dix mille recours en justice... enfin, beaucoup. Et les enquêtes internes du ministère de la Justice, du FBI, de la Sécurité intérieure, tous ceux qui ont examiné la question ont conclu qu'il y avait bien quelques irrégularités mineures ici ou là, mais que les élections étaient valides. Elles étaient justes. Le système a fonctionné. Il nous a protégés. Mais lui, il le remet en cause chaque jour. Alors, il faut se demander : qu'est-ce qui va se passer plus tard cette année, quand l'élection se déroulera probablement comme on s'y attend ? Qu'est-ce qu'il fera à ce moment-là ? C'est quelque chose qui m'inquiète.

#Pascal

Je veux dire, ils sont en train de préparer le terrain avec leur rhétorique, non ? Avec ce truc, là... le soi-disant terrorisme d'extrême gauche, une nouvelle raison pour renforcer le contrôle à l'intérieur du pays. Franchement, on a l'impression que ça monte petit à petit, et que dans quelques mois, tout ça pourrait vraiment exploser. On sent bien que la tension grimpe à l'intérieur.

#Daniel Davis

Oui, c'est vrai. En fait, j'ai publié deux messages sur X hier soir, et j'ai été vraiment alarmé, parce qu'ils s'enfoncent encore plus. Et ça va de pair avec cette façon de saper la question de l'intégrité électorale, en disant qu'ils s'attaquent au terrorisme d'extrême gauche. Pas au terrorisme en général, non, au terrorisme d'extrême gauche. Sous les administrations Biden et Obama, ils ont fait quelque chose contre quoi je m'étais déjà élevé à l'époque. Ils parlaient de terrorisme d'extrême droite, et tout ce genre de choses. Et je disais déjà à ce moment-là la même chose que je dis maintenant : c'est du terrorisme, point. Personne ne fait du terrorisme, c'est illégal.

C'est mauvais. C'est une erreur pour notre pays. Il faut corriger ça. Il faut arrêter ça. Il faut l'empêcher. Peu importe comment. Mais on ne peut pas simplement ignorer la moitié du problème et s'en prendre seulement à celle qu'on n'aime pas. Parce que ça ouvre la porte à ce que le président et son administration décident qui est d'extrême gauche et qui est simplement de gauche. Et j'ai peur que ça veuille dire que, dès qu'une personne qu'on n'aime pas gagne une élection, eh bien, on la traite de radicale. Et donc, avec cette nouvelle loi, on se sent obligés de faire quelque chose contre elle. En fait, on est en train de poser les bases juridiques pour contrôler les gens d'un parti politique, selon la définition qu'en donne l'autre parti, celui qui est au pouvoir à la Maison-Blanche en ce moment. Et ça, c'est une situation incroyablement dangereuse pour notre pays.

#Pascal

C'est vraiment très dangereux. Alors, euh, Danny, je t'avais promis quarante-cinq minutes, et on arrive à la fin. Je veux simplement te remercier sincèrement. On devra sans doute en reparler, parce

que cette histoire est loin d'être terminée, d'un côté comme de l'autre. Je rappelle à tout le monde que, euh, « Danny Davis Deep Dive » existe maintenant en... où est-ce que je l'ai mis ? Voilà, ici ! Il existe en français, en espagnol et en portugais. Donc, si vous écoutez ceci dans l'une de ces langues, allez voir de ce côté-là. Et si vous écoutez en anglais et que vous voulez juste être sympa, ne le faites pas, parce que s'abonner à une chaîne sans jamais l'écouter, en fait, ça lui fait du tort. Oui, ça nuit à la chaîne. Cliquez seulement si vous comptez vraiment l'utiliser. Mais je sais que Danny apprécie quand même l'intention, n'est-ce pas ?

#Daniel Davis

Oui, absolument. Merci de l'avoir mentionné, j'apprécie beaucoup. Et merci aussi d'avoir rendu ce service possible. C'est formidable, vraiment. Nous vous en sommes très reconnaissants.

#Pascal

Je suis vraiment heureux de pouvoir aider à faire entendre toute voix sensée, toute voix de paix. Alors, Danny Davis, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Daniel Davis

Merci beaucoup. À la prochaine.